

## 1/ CONSIGNES GÉNÉRALES

Même si l'épreuve de français-philosophie correspond à deux exercices distincts notés séparément (sur 10 pour le résumé, sur 20 pour la dissertation), elle constitue un tout global et cohérent. D'une part la contraction constitue une propédeutique à l'argumentation ultérieure tant il est vrai que la citation dont il faudra débattre s'éclaire tout naturellement de l'ensemble du texte à réduire. Et d'autre part, résumé comme dissertation réclament des qualités de compréhension d'un énoncé, de réflexion personnelle, de mobilisation des connaissances et de formulation, qui seront précieuses aux candidats, quelle que soit leur carrière ultérieure.

Il est aussi nécessaire de bien respecter les consignes. Tout dépassement du nombre de mots autorisé pour le résumé (soit de 90 à 110) est sanctionné, de même que toute tentative de fraude dans le décompte. Les fautes de langue peuvent valoir une pénalité allant jusqu'à 2 points sur 20.

Enfin, la dématérialisation des copies exige l'emploi d'une encre noire (ou bleue très foncée) et interdit le recours à tout type de correcteur (liquide ou sous forme de ruban). Si ratures il doit y avoir, elles doivent être rares et aussi propres que possible.

## 2/ REMARQUES GÉNÉRALES

### LE RÉSUMÉ

Le résumé est une épreuve de **compréhension** et d'**expression**, l'exactitude ou la justesse de la seconde confirmant la solidité de la première : il s'agit de saisir la thèse et le raisonnement d'un texte – en s'appuyant sur ses liens logiques (et pas seulement sur sa chronologie) afin de mieux appréhender la pensée de l'auteur – et de restituer de manière fidèle l'essentiel de son argumentation dans une langue correcte.

Le candidat ne doit pas simplifier les contenus de l'extrait mais tenter d'en rendre les nuances. Il lui appartient néanmoins de savoir distinguer l'important – et d'abord l'indispensable – de l'accessoire et surtout d'explicitier de façon neuve – sans reprise littérale, montage de citations, traduction synonymique ou démarquage syntaxique – les idées principales et leur enchaînement.

Le résumé étant une contraction, la concision de la formulation est une exigence impérieuse, pourvu que l'économie de mots soit au service de la clarté.

### LA DISSERTATION

La dissertation est un exercice dont l'académisme apparent ne doit pas cacher les exigences fécondes. Il ne s'agit de rien de moins que de **réfléchir** ou **raisonner**.

À partir d'un énoncé particulier (la citation extraite du texte à résumer) dont il faut examiner avec honnêteté et sérieux les termes afin d'en dégager une problématique adaptée, le candidat doit conduire une démonstration qui l'amène à formuler une réponse à la question posée par le libellé du sujet. Il est attendu que la copie dialogue constamment avec ledit sujet, qu'elle s'explique avec la thèse de l'énoncé, qu'elle se positionne clairement par rapport au problème. Il faut nécessairement « arriver quelque part ».

Une fois *engagée* (promise et commencée) dans l'introduction, cette démarche d'argumentation doit impérativement se construire, tout au long de son développement, en fonction de références précises, analysées et commentées, aux œuvres au programme.

De façon très concrète, toute grande partie commence par l'énoncé d'une thèse, l'exposition d'une opinion, et tout paragraphe par la formulation d'un argument ou l'expression d'une idée. On ne saurait accepter qu'on attaque un paragraphe, et moins encore une grande partie, par une référence directe ou un emprunt sec à un auteur ou à une œuvre.

La confrontation des œuvres entre elles est indispensable. Mais plutôt que de faire référence de façon systématique et fatalement allusive aux trois textes étudiés durant l'année, le candidat peut exploiter avec grande efficacité des couples ou paires d'œuvres dans chaque argument, pourvu que ces couples soient renouvelés de façon vivante et pertinente. Ainsi, une douzaine d'exemples sur l'ensemble de la copie pourraient nourrir la réflexion, pourvu que ces exemples soient réellement analysés, qu'ils étayent, expliquent, approfondissent l'argument ou l'idée.

*L'exemple, c'est un élément qui permet de **chercher à dire** quelque chose sur l'œuvre et pas quelque chose qui **est dit** dans l'œuvre.*

*L'exemple **réalise** l'argument et ne se contente pas de l'illustrer de façon ornementale.*

*Un exemple est une **bonne raison** de souscrire à l'argument. Un argument est une bonne raison d'**adhérer** à la thèse.*

On espère une démarche critique plus qu'on n'escompte un plan dit « dialectique » : il faut être capable de discernement, de jugement, savoir envisager la pertinence mais bien évidemment les limites de l'assertion à considérer, tout en faisant effort pour dépasser des contradictions apparentes, ce qui n'interdit pas de choisir, décider ou trancher. Tout ceci n'est évidemment pas une question d'arithmétique, c'est-à-dire de nombre de parties. On oublie trop souvent en effet que l'important n'est pas le *nombre* mais la *nature* de la partie. Il faut que ce soit bien une « partie », c'est-à-dire un moment d'un raisonnement, une étape d'une démonstration. **Nous acceptons donc aussi bien un développement en deux parties qu'en trois.**

La conclusion reprendra synthétiquement le mouvement de la réflexion et s'engagera fermement en faveur d'une thèse. On pourra accepter la conclusion dite ouverte si et seulement si elle ne se termine pas par une interrogation passe-partout.

### 3/ REMARQUES SPÉCIFIQUES

C'est une session 2021 en demi-teinte que nous avons connue. La seconde, donc espérons-le la dernière, à s'être tenue au terme d'une année scolaire encore chaotique. Le niveau des copies s'en est-il directement ressenti ? Difficile de le dire. Les productions sont, comme d'habitude, très hétérogènes, mais nous avons dû constater des erreurs de méthode récurrentes, des maladresses et incorrections d'expression dont l'accumulation affaiblit même une copie honorable par ailleurs, une maîtrise incertaine du corpus, comme des lacunes dans l'art et la technique de la *lecture*.....

Le programme était passionnant et le corpus excellemment choisi. Ce n'est d'ailleurs pas la nature fragmentaire des œuvres qui a posé problème mais plutôt l'intitulé retenu ou, pour être tout à fait juste, le caractère *sensible* du *sujet*, tant pis pour le cliché. La période pesante dont nous ne sommes pas encore sortis, les inquiétudes et les drames intimes qui l'ont accompagnée, les deuils personnels qu'ont hélas pu déjà connaître des jeunes gens, tout cela explique peut-être pourquoi, par pudeur et instinct de protection, pas mal de nos candidats, ont tiré le texte de G.N. Fischer davantage du côté de Christophe André et de Frédéric Lenoir que de Boris Cyrulnik, et cédé dans leur réflexion à une forme de « pensée positive » qui tend à sacrifier la *pensée* à une sympathique mais stérile injonction à « *positiver* »....

### LE RÉSUMÉ

Le texte de Gustave-Nicolas Fischer était extrait d'un ouvrage que certains étudiants avaient pu croiser durant l'année mais nous nous étions assuré qu'il était parfaitement inédit. Les problèmes ou questions qu'il soulève ne pouvaient pas ne pas être très familiers aux candidats et il renvoie parfaitement tant à l'intitulé du programme, « La force de vivre », qu'aux trois œuvres de Hugo, Nietzsche et Alexievitch. Le double titre de l'essai, *Le Ressort invisible* et *Vivre l'extrême*, se trouve même élucidé dans

le passage dont le raisonnement ne présente aucune difficulté notable. Un texte abordable, donc, clair sans être pauvre ou trop simple, nettement structuré. Rien ici qui dût embarrasser les candidats. Et pourtant...

Le syntagme « situation extrême » revient six fois. Non seulement il indique le thème traité (à distinguer, on va le voir, de ce qui en est dit, ce qu'il est convenu d'appeler la « thèse » ou les « thèses » soutenues) mais trois de ses occurrences scandent le texte, en tête de certains paragraphes, constituant ainsi de véritables balises susceptibles de donner très rapidement son « plan ».

La locution pouvait trouver d'assez faciles équivalents : « traumatisme », « catastrophe », « situation-limite », « épreuves intenses », « grande violence ». Il était en revanche hasardeux de parler de « danger » ou de « périls », voire d'« activités à risques », de faire de l'éprouvé un aventurier appelé à « sortir de sa zone de confort » – révélant non seulement un retard de trois programmes et une trop grande fréquentation de certaines émissions de télévision, mais surtout une totale incompréhension du postulat de départ. Reprendre tel quel ledit syntagme pouvait sembler une solution de facilité mais ne compromettrait pas forcément la réussite de l'ensemble. Certains ont mis un point d'honneur à répéter la même expression trois fois, comme Fischer, d'autres ont essayé de la varier. En revanche, quelques candidats, peut-être convaincus que « situation extrême » étaient deux mots tabous ont fait comme s'ils n'existaient pas et, s'abstenant totalement de rendre compte de la notion fondamentale de l'extrait, ont construit un discours dont on ne voyait plus trop sur quoi il portait. Or, il s'agit là d'une grave erreur de méthodologie, de même nature que celle consistant à résumer un texte traitant de « la force de vivre » exclusivement dans la pensée de Schopenhauer ou dans l'œuvre de Stendhal, en ne prenant jamais en compte ce contexte particulier, comme s'il s'agissait d'une référence purement illustrative.

Plus généralement, le texte fourmille de termes qu'il était parfois compliqué ou hasardeux de vouloir remplacer (« deuil », pour ne donner qu'un seul exemple) et l'auteur lui-même a tendance à multiplier les équivalents : « séparation » et « privation » pour « perte ». Mais nous savons tous que le résumé n'est pas un exercice de synonymie mécanique et qu'on peut parfaitement réemployer le lexique de départ tout en témoignant d'une expression personnelle. Le tout est d'échapper au pur copier-coller, au montage de citations, à la mosaïque de fragments, que nous avons encore parfois rencontrés. Regrettons quand même qu'en plus de certains mots, disons techniques, comme « extrême », « perte », « deuil », trop de copies aient cédé à la paresse de multiplier des emprunts directs au texte : « ordinaire », « sûr », « précieux », « éternel », « répétitif », cyclique », « finitude », « objet perdu », « détacher », « disparaître », « fruit », « peau », « noyau » – oubliant ou négligeant l'enjeu et l'intérêt de l'exercice : la reformulation personnelle alliant concision et explicitation.

« Situation extrême » apparaît donc au tout début du passage, puis à l'entame du paragraphe 4, puis à la fin de la première ligne du paragraphe 6 (avec un « Les différents aspects que nous venons de présenter » nettement récapitulatif). Les trois autres occurrences (lignes 9-10, 33 et 45) sont davantage au cœur du propos. Voilà qui aidait grandement les candidats à repérer le « plan » du texte, son architecture, les grandes étapes de son raisonnement, la répartition de ses idées essentielles, travail préalable à toute contraction rigoureuse. A. « *L'extrême modifie la perception du temps* » ; B. « *l'extrême constitue une expérience douloureuse de la perte* » ; C. « *l'extrême est une mise à nu du moi qui est aussi mise à l'épreuve de sa résilience* ». Telle est, objectivement, la trinité argumentative du texte et nous nous attendions à trouver trois (ou deux, si l'on souhaite regrouper B et C) paragraphes correspondant à ces trois (ou deux) moments dans la quasi-totalité des productions des candidats. Il n'est donc pas tout à fait exact d'avancer que l'auteur négligerait son motif de départ pour se lancer dans trois digressions successives. Il aborde l'une après l'autre trois dimensions de la « situation extrême » (dont il donne d'ailleurs quelques exemples frappants dans le paragraphe 4). Son thème se décline en trois thèses. Nous convenons volontiers que ces trois étapes se succèdent plus qu'elles ne s'articulent nettement. Ce qu'on a gagné d'un côté, la limpidité de la structure, on le perd un peu du côté des enchaînements.

Doit-on voir dans cette relative faiblesse du passage la cause d'une erreur de perspective fort gênante de la part de trop de candidats cherchant à tout prix une autre unité thématique au texte que celle de la « situation extrême » ? L'analyse opérée par Fischer des implications psychiques de l'épreuve radicale est ainsi devenue dans beaucoup de travaux un exposé plutôt convenu sur la perception du temps et le bon usage qu'il conviendrait d'en faire<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Cette fois, c'est un retour au programme 2013-2014 : « Le temps vécu » !

D'abord, en effet, l'importance de la réflexion sur le temps a été terriblement exagérée et la place qui lui a été consacrée dans les résumés est devenue si démesurée que se retrouvaient survolées voire carrément escamotées les deux dernières parties, représentant pourtant plus de la moitié du texte ! On a pu aussi rencontrer des travaux qui tenaient à voir des idées sur la temporalité dans les parties B et C, et d'autres qui prenaient le texte à rebours pour commencer par la fin (le fruit) afin de terminer sur le 3<sup>e</sup> paragraphe compris comme une sorte d'appel ému à mieux profiter de la durée de vie qui nous est allouée, à « cueillir le jour »... Cette année, le respect de l'ordre des idées, critère cardinal de l'exercice, a d'ailleurs été trop souvent allègrement bafoué de façon inexplicable. Certains résumés prenaient même parfois l'allure de « synthèses » ou de « comptes rendus ».

Cette première méprise (sur l'importance ou la place de cette notion de temps) s'est aggravée d'une seconde (sur la valeur ou le sens, non seulement de la notion mais surtout du propos même de l'auteur – de sa thèse au sens d'*intention*) : trop de résumés considèrent comme une nécessité ce que Fischer présente comme l'effet presque mécanique d'une situation donnée. Les candidats prêtent à l'auteur l'idée qu'il serait nécessaire de vivre ces situations extrêmes pour enfin vivre pleinement le temps, comme si Fischer louait les catastrophes parce qu'elles seraient un principe intensificateur de l'existence. La dernière phrase du texte est notamment interprétée comme un conseil : il faut vivre des expériences extrêmes pour savoir ce qu'*on a dans le ventre*, alors que quand Fischer parle de « partir » « de là » pour « saisir ce que vivre implique pour chacun dans cette condition », il annonce tout simplement ce qu'il va traiter, ce qu'il veut « saisir » en tant que chercheur. Bref, bon nombre de copies ont interprété la tonalité du texte comme un mode d'emploi, une sorte de guide optimiste sur la meilleure manière d'envisager les situations extrêmes et de s'en relever. Nous montrerons que cette vision irénique des choses a pu aussi gauchir l'appréhension du sujet de dissertation en le tirant du côté de la méthode Coué ou de la psychologie positive.

Revenons donc une dernière fois sur la composition du texte et, partant, de la contraction attendue.

Le résumé **devait** donc comprendre deux ou trois paragraphes. Non en vertu de quelque caprice ou attendu arbitraire mais par simple bon sens. Rappelons que la mise en page d'une copie (alinéas, sauts de ligne, soulignement des titres) est un moyen en vue d'une fin avec justement ce que cela implique de solidarité et de congruence entre la « forme » et le « fond ». Cela est vrai déjà du résumé et l'est encore davantage pour la dissertation. Ce qui se comprend ou se conçoit bien se présente clairement et logiquement. Le plus simple consistait à consacrer un paragraphe au temps, un autre au deuil et le troisième à la résilience. Regrouper deuil et résilience ne posait pas de problème – à condition que ce choix ne révélât pas l'erreur de jugement et de perspective déjà signalée et conduisant à hypertrophier la part consacrée au temps pour sacrifier celle réservée au deuil et à la résilience (dont il faut redire qu'elle constitue plus de la moitié du passage. Le résumé n'est pas un exercice de réduction proportionnelle mais doit quand même tenir compte de l'espace occupé par telle ou telle idée et veiller au respect des proportions d'ensemble). Nous avons préféré lire des résumés monobloc cohérents plutôt que des résumés avec quatre, cinq, parfois six alinéas ! Mais même certains travaux organisés sur trois paragraphes ne témoignaient pas de la logique évoquée plus haut. Très fréquemment, en effet, la question du temps était elle-même rapportée en deux moments distincts, le premier correspondant au premier paragraphe du texte, puis le deuxième aux deux autres : d'abord l'altération de la temporalité, devenue fragile et raccourcie, ensuite la prise de conscience de l'écoulement et de la finitude conduisant à vouloir davantage profiter du présent. Il serait trop long de démontrer que cette séparation est injustifiée car démentie par le texte qui, créant des renvois ou jouant sur des échos sémantiques, tisse une trame serrée entre les trois premiers paragraphes. Par effet de dominos, cette première maladresse de découpage entraînait d'autres et l'on a pu trouver des résumés construits sur ce canevas : 1. Temps. 2. Temps et deuil. 3. Deuil et résilience...

Insistons-y : il est des textes dont le découpage se discute et dont on ne trahit pas la cohérence en optant pour telle disposition ou telle autre dans le résumé. Même ici, les choix de présentation dont nous venons de souligner la relative inconséquence pouvaient servir de support à de bons travaux. Nous n'avons pas la religion du nombre de paragraphes, mais multiplier les alinéas constitue une faute grave contre l'esprit et la règle de l'exercice, tandis que découper le texte en séparant visuellement ce qui doit être regroupé sémantiquement relève d'une maladresse, sinon d'une erreur. Lors de cette session, agir de cette sorte, c'était aussi se priver de l'opportunité de rendre *quand même* la démarche de Fischer dont nous avons pu regretter qu'elle ne fût pas davantage articulée, construite sur des connecteurs, liens ou chevilles indiquant une progression plus complexe que la juxtaposition.

Terminons en revenant sur les trois points principaux du texte.

Concernant la perception du temps, un contre-sens récurrent (un quart des copies, peut-être) et surprenant, mais grave : le caractère cyclique ou répétition des jours était compris et rendu comme constituant une dimension de la nouvelle temporalité induite par l'extrême, alors qu'évidemment c'est au contraire l'extrême qui rompt la rassurante routine de la vie ordinaire. Il existe trois explications possibles à cette bévue. D'abord, une espèce de « décrochement » apparent dans le propos de Fischer ; ensuite une éventuelle confusion entre deux passages : « le temps est pour ainsi dire ramené à des dimensions et à des rythmes qui sont ceux de l'horizon le plus proche, le plus accessible : l'heure, la demi-journée, la journée, ce soir, demain matin peut-être » (lignes 4-6) et « comme si aujourd'hui c'était comme hier et comme si demain devait ressembler à aujourd'hui » (lignes 15-16); enfin un effet d'interpolation avec certains passages des œuvres : dans « *Pauca Meae* », Hugo vit, il est vrai, sa douleur de façon répétitive, en témoigne le retour obsessionnel de la date du 4 septembre. Mais expliquer n'est pas excuser ! Le texte est limpide : il oppose (« en revanche ») l'irréversible « dans ces situations » [extrêmes] et l'éternel retour (si l'on ose dire) « dans notre quotidien ». Beaucoup de copies produisent alors allègrement des énoncés contradictoires et incohérents : en situation de crise, le temps apparaît à la fois « cyclique » et « irréversible », « précaire » et « interminable ». Selon nous, cette erreur d'*interprétation* est d'abord une erreur de *lecture* fréquente, très caractéristique d'un manque d'ouverture de la pensée : beaucoup d'étudiants arrivent à voir dans un texte non ce qu'il dit, mais ce qu'il *pourrait* dire, en conformité d'ailleurs avec une certaine doxa, voire certaines idées reçues. On en a un autre exemple, moins spectaculaire mais tout aussi révélateur, avec la façon exagérément optimiste dont les candidats rendent la volonté de l'éprouvé de vivre désormais différemment le temps. Oui, le « moment présent » est « intense » et « précieux » – mais en raison de la « précarité de la vie » ; oui, l'on veut « vivre intensément » mais « le temps qui reste », car « la vie n'est qu'un souffle » et « exister encore » n'apparaît comme une chance que parce qu'on a survécu, et l'on est dans le temps « de la souffrance et du malheur ». Bref, comme nous l'avons écrit plus haut, nous n'avons pas affaire à un manuel de développement personnel avec des recettes pour vivre la vie à 100 %. Le propos de Fischer est très nuancé (l'idée d'avoir un autre regard sur la temporalité est indissociable de celle de la découverte de la finitude – très souvent traduite en « finalité »... – de l'existence) et relève de l'analyse, non du conseil et encore moins de l'exhortation à l'exultation ! Terminons par un détail significatif. Nous avons pu régulièrement trouver le terme de « gratitude » censé définir l'état d'esprit du survivant : merci « d'exister encore » – ce qui n'est pas absurde. Le problème c'est qu'un peu plus haut il est question de « reconnaissance du temps qui passe ». D'où le très fort soupçon d'une confusion de deux passages différents et de deux acceptions bien distinctes de « reconnaissance » : la « prise de conscience » ou plus exactement la « redécouverte » (éventuellement, mais c'est douteux, « l'acceptation »), sens ici employé, et l'« obligation » (au sens ancien du mot) qu'on traduit par « gratitude »...

Le passage sur la perte et le deuil a été correctement pris en considération, mais souvent simplifié ou rendu maladroitement. On conserve inutilement des exemples de perte, fréquemment entre parenthèses, on cite Freud ou l'on parle de « deuil freudien ». Le terme même de « deuil » est utilisé de façon ambiguë, avec une équivoque que nous retrouverons dans la dissertation : s'agit-il de l'épreuve, de la souffrance qui l'accompagne ou du processus psychique de détachement ? En tout cas, trop rarement sont soulignées, et la nécessité impérieuse (« enjeu de survie ») et la difficulté de cette tâche.

Comme déjà signalé le dernier tiers de l'extrait a connu des infortunes diverses. Il n'était pas rare qu'il passe à la trappe ou alors il était repris dans une espèce de littéralité absolue (la question avec sa réponse en forme de truisme, la métaphore du fruit avec peau et noyau) qui le vidait de tout son sens, de toute sa portée. Il est évident que nous aurions préféré voir dégager l'idée sans l'image plutôt que de retrouver l'image sans l'idée<sup>2</sup>. Nous n'avons quasiment jamais eu l'heur de lire la restitution de ce qui est le point d'aboutissement de la thèse de Fischer : c'est dans cette mise à nu qui est mise à l'épreuve de sa « consistance intérieure » que notre moi est conduit à révéler **son éventuelle capacité de rebond ou son degré de résilience**. Le titre de l'ouvrage donnait pourtant un élément de compréhension (la notion de « ressort », mot justement présent ici) qui n'a visiblement pas été observé. Enfin, l'ultime alinéa a été l'occasion pour maints candidats de retomber dans l'illusion de la recommandation morale, de substituer de nouveau une injonction à une obligation de fait : « celui qui vit l'extrême *doit* se montrer capable de saisir enfin le sens de la vie. » Pourtant, là encore, le texte est sans ambiguïté : « ce que vivre implique pour chacun dans cette condition ». L'auteur ne s'embarrasse pas de spéculations philosophiques ou

---

<sup>2</sup> Comme un noyau sans le fruit !

métaphysiques sur la signification de l'existence mais s'intéresse à la manière concrète dont un individu peut faire usage après l'épreuve du temps qui lui reste. Non : que signifie **la** vie ? Mais plus trivialement : comment vivre dans l'extrême ? Comment tenir ? Comment repartir ?

On aura compris que si le texte de G.N. Fischer était tout à fait accessible, il n'était pas dépourvu de subtilité (de subtilités aussi), donnant ainsi la possibilité d'évaluer et de discriminer efficacement les productions.

## LA DISSERTATION

L'énoncé soumis aux candidats était donc le suivant : « Ainsi, c'est en faisant disparaître à notre tour ce que nous avons perdu que nous pouvons continuer notre vie et peut-être la refaire. »

La phrase était sans difficulté d'aucune sorte par elle-même et l'adverbe « ainsi », au démarrage – que pas mal de candidats ont relevé mais presque pour s'en étonner ou feindre de découvrir qu'il pouvait peut-être s'agir là de la conclusion d'un raisonnement préalable dont ils n'auraient pas eu forcément connaissance ! – renvoie évidemment aux propos tenus dans le cinquième paragraphe dans son intégralité. L'exercice du résumé étant une propédeutique à celui de la dissertation, les plus avisés des étudiants ont su exploiter termes et expressions de ce passage, aussi bien pour éclairer et mieux comprendre la citation elle-même que pour la discuter avec davantage de pertinence et d'efficacité. « Enjeu de survie », « rompre son lien affectif », « pas facilement accepté comme perdu », « l'acceptation de cette perte » (là, on va y revenir, la formule a pu se révéler à double-tranchant), et « opérer un désinvestissement par rapport à cet objet d'attachement », autant de mots qui sont autant d'idées !

Le sujet porte donc explicitement sur le « deuil » et/ou la « résilience », et il est à peine utile de souligner qu'il entre en résonance immédiate avec le corpus, mais son intitulé précis exigeait d'être pris en considération et d'être examiné avec soin, méthode et exactitude. Ni périphériques ni accessoires, les problèmes qu'il soulevait n'étaient pas davantage exagérément centraux, c'est-à-dire susceptibles d'être abordés par un recours à des « questions de cours » ou à des généralités toutes faites, toutes prêtes sur « La force de vivre ».

Or, nous avons pu constater quatre types caractéristiques de dérive, hélas plus ou moins attendus.

D'abord quelques copies fourre-tout et bavardes : le candidat écrit tout ce qu'il sait sur le thème et place toutes les citations qu'il a apprises. Il y a manifestement un travail de préparation sérieux mais le sujet n'est même pas approché. Les notes ne peuvent que grandement décevoir les auteurs de ces développements qui ne ressemblent plus guère à des dissertations.

Ensuite, une approche purement descriptive du sujet par « tronçonnage » déguisé mais repérable des éléments de la citation. *I. Les œuvres traitent de pertes. II. Il faut se battre pour tourner la page. III. Alors, on revit.* Nous verrons que sans être aussi inadaptées que celle-ci, beaucoup de démarches cèdent trop souvent à la tentation de l'affirmation pure et simple et de la narration.

Ensuite encore, le hors-sujet assez classique par extension abusive : « Quel rôle joue la force de vivre dans les épreuves à affronter ? » « Dans quelle mesure peut-on retrouver la force de vivre après un traumatisme dû à une perte ? » « Comment continuer à vivre après une situation extrême ? » On notera que, comme nous le redoutions, la formule « force de vivre » semble fonctionner pour nombre de candidats comme l'inverse d'une locution tabou, une formule magique obligatoire, un véritable mantra. À partir de là, nous assistons à un certain nombre de tours de passe-passe. Par exemple, la notion de « perte » est remplacée discrètement par celle de « souffrance » et au lieu de s'attacher à traiter le problème de la disparition volontaire, on parle des vertus de la « douleur », de ce que peuvent apporter les épreuves dont *on sort grandi* – véritable poncif du programme de cette année. Le plan proposé est souvent bâti sur le canevas suivant : *I. Les œuvres racontent des pertes ou des deuils ou des épreuves. II. Or, ces épreuves sont douloureuses ; les souffrances font souffrir ; il est difficile d'en sortir. III. Néanmoins, il est possible de retrouver la force de vivre grâce aux autres/à la nature/à l'art/à la foi.* Nous caricaturons à peine. Bien entendu, il existe maintes variantes brodées à partir dudit canevas ; elles sont de qualité variable et peuvent parfaitement offrir un argument valable ou une référence pertinente. Il arrive même que la question de l'oubli, du travail du deuil, voire de la sublimation soit abordée. Mais presque par la bande, comme accessoirement. Il aurait suffi que le candidat ait davantage à l'esprit la nécessité absolue de prendre en considération la citation, d'en exploiter les termes pour que, *partant vraiment du sujet*, il en vienne à bout et propose un travail fort satisfaisant qui mette à profit ses intuitions et sa connaissance des œuvres.

Enfin, des *topos* sur le « deuil » ou la « résilience » appuyés sur trop de généralités (comment continuer sa vie ?) ou d'affirmations péremptives. Déjà la première partie est presque entièrement descriptive ou narrative. Ce qui est acceptable en premier argument (disons en premier point, ici) ne l'est plus si cela concerne toute la première étape du développement – et encore moins si la présentation des épreuves prend l'allure d'un catalogue. Un léger effort de taxinomie, de mise en perspective de pertes caractéristiques dans le corpus, une tentative d'évaluation de leurs spécificités propres et des circonstances de leur déroulement susceptibles d'influer sur la capacité à s'en relever, auraient transformé l'inventaire narratif en authentique réflexion. On constate aussi l'équivoque signalée dans la partie du rapport consacrée au résumé : dans quel sens le candidat emploie-t-il le mot « deuil » ? Bien souvent, c'est un équivalent d'« épreuve », de « malheur », de « situation extrême », alors que dans le texte et, partant, indirectement, dans la citation, il s'agit du processus psychique de détachement, « deuil » valant pour raccourci commode de « travail de deuil ». On écrit alors : « l'oubli permet de mettre fin au deuil », alors que l'oubli est plutôt un moyen de réaliser le deuil. Il ne s'agit pas de jouer sur les mots de façon pointilleuse. La même copie pourra tour à tour, et sans le signaler, utiliser le terme dans une acception puis dans une autre. Nommer approximativement un objet, c'est ajouter au désordre de ce monde. Signalons pour terminer que c'est dans ce genre de travaux qu'on assistera aux plus notables maladroites : d'une part, la contagion la plus délétère de la « pensée positive » avec de nombreux « il faut » ou « l'on doit » injonctifs, sans trop d'ailleurs que l'on sache si c'est au lecteur ou à Hugo et aux victimes de Tchernobyl que l'on fait la leçon ; d'autre part des assertions hasardeuses pour ne pas dire choquantes sur la façon dont l'auteur des *Contemplations* aurait « fait le deuil » de sa fille, ou Elena, de *La Supplication*, celui de son mari. Nous y reviendrons.

Cette année, nombreuses ont été les copies proposant de longues introductions<sup>3</sup> témoignant d'un louable effort dans l'examen des termes du sujet. Las, l'explication de la citation se fait fréquemment mot à mot, de façon linéaire et scolaire et dans une syntaxe incertaine. Le pointillisme maladroit crée alors la plus grande confusion. Une analyse terme à terme ne donne pas le sens d'une phrase et moins encore les enjeux d'une thèse. Ce ne sont pas les verbes ou les noms dont il faut donner mécaniquement la signification comme si on les traduisait, mais les syntagmes-clefs dont on doit étudier les rapports. Il arrive parfois que cette première faute de méthode se double d'une seconde conduisant elle-même à une troisième laquelle débouche sur une quatrième... L'analyse linéaire laborieusement faite (I), beaucoup de candidats multiplient les questions, souvent fort pertinentes en elles-mêmes, mais dont l'accumulation donne le tournis et fait perdre de vue ce qui va être effectivement retenu pour servir de base à la réflexion et à la démonstration.<sup>4</sup> (II) D'aucuns tentent malgré tout de rassembler l'ensemble dans une ultime interrogation censée constituer « la » « problématique ». Rappelons donc une fois pour toutes qu'une problématique ne prend pas nécessairement la forme d'une phrase interrogative. À la limite, la meilleure des problématiques est encore celle qui s'énonce sans avoir besoin du moindre recours à la modalité interrogative. La problématization, c'est la *mise en question* du sujet ; non pas le fait d'ouvrir des questions, de façon plus ou moins scolaire, comme on ferait un exercice de grammaire de classe de sixième, mais de mettre en évidence ce qui est *en question* dans le sujet, et – surtout ! – ce qui ne va pas de soi. Bref, l'ultime question se distingue mal des précédentes ou bien revient à se demander si l'auteur a raison ou si les œuvres abondent dans son sens ou bien part sur un hors-sujet. (III). Mais même lorsque toutes ces fautes techniques ont été évitées et que le candidat a su négocier habilement chacun des obstacles, patatras, le plan proposé tombe totalement à côté des enjeux décryptés.<sup>5</sup> (IV)

<sup>3</sup> Nous n'insisterons pas ici sur l'insuffisance générale des amorces dont l'absence nous a paru un moindre mal. Rappelons qu'une contextualisation intelligente de la formule à discuter par rapport au texte dont elle est extraite est plus judicieuse qu'une citation sans vrai lien avec ce dont il va être question, mais dont le candidat s'autorise à dire que les propos de G.N. Fischer « vont dans le même sens », ou bien « en sens contraire » – ce qui est pareil du point de vue de l'artifice. Les annonces de plan ont rarement fait défaut, mais certains s'en abstiennent quand d'autres confondent cette étape avec celle de la problématization. Enfin, conseillons aux candidats de s'abstenir de donner sommairement le contenu de chacune des œuvres du corpus : c'est toujours maladroit et jamais utile.

<sup>4</sup> D'où d'ailleurs une cinquième erreur technique : les candidats commencent déjà à argumenter, à s'appuyer sur les œuvres.

<sup>5</sup> Un sixième défaut reste possible et celui-là est rédhitoire : tout est satisfaisant, même le plan. Mais arrivé au développement et à l'exploitation des œuvres, tout est oublié, le plan se révèle postiche ou bien la conduite du raisonnement à l'intérieur des parties est totalement obscure.

Que comprendre et que retenir de la phrase de G.N. Fischer ? Quatre points essentiellement. Elle établit un rapport de cause à effet entre un effort sur soi exigé par une épreuve et la possibilité de poursuivre l'existence. La nature de cette épreuve est une perte. L'effort sur soi consiste à faire disparaître ce qui est perdu. Ainsi l'on peut survivre, voire rebondir.

Chacun de ces points pose question. Pour user d'un vocabulaire qui est cher à nos étudiants, est-il nécessaire, puis est-il suffisant de « faire disparaître » « ce que nous avons perdu » pour espérer sortir de l'épreuve extrême ? En quoi peut consister « ce que nous avons perdu » ? N'y a-t-il pas un paradoxe, une impossibilité logique, puis une invraisemblance mentale ou psychologique, donc une invite choquante, à proposer en somme de perdre la perte ? Enfin, quelle distinction peut-on opérer entre « continuer notre vie » et « la refaire » ?

Bien entendu, tout ceci ne constitue qu'un premier défrichage. Or, nous avons découvert un peu navrés qu'un syntagme aussi anodin qu'« à notre tour » a pu faire l'objet d'un curieux faux-sens. Il a parfois été compris au sens de « à la suite des autres », « comme d'autres hommes l'ont fait avant nous », alors qu'évidemment cela veut dire que nous devons en quelque sorte redoubler l'œuvre du destin ou de l'incurie (Tchernobyl) qui nous a privés d'un être ou d'un bien cher, en travaillant de notre côté à perdre cette perte. Ce n'est pas à d'autres éprouvés que nous devons succéder mais à des forces hostiles. Une pareille méprise privait le candidat de deux pistes : d'abord, le caractère presque provocateur de la position de Fischer (ce qui facilite la « discussion », encourage la démarche dialectique<sup>6</sup> et autorise, soit dit en passant, à commencer son argumentation par l'antithèse) ; ensuite, la dimension de *participation active* du sujet souffrant qui doit se livrer à un véritable *travail* (évidemment aussi au sens originel du terme) personnel : le « patient » doit devenir acteur, à la perte subie doit répondre une disparition provoquée.

Systematiquement ou presque, « faire disparaître » a été hâtivement assimilé à « oublier », y compris lorsque d'autres modalités de l'effacement étaient suggérées dans l'introduction. Ce n'était pas faux, c'était réducteur.<sup>7</sup> Travailler sur l'oubli, la mémoire, le passé douloureux pouvait donner des travaux honorables, mais ont été naturellement valorisées les copies qui faisaient au moins mine de proposer de véritables questionnements sans se précipiter tête baissée dans l'alternative « oublier pour repartir vs ne pas oublier pour repartir », créant un effet de palinodie brutale qu'on ne saurait confondre avec la démarche d'une authentique antithèse : la possibilité d'envisager la question d'un autre point de vue.

Plus grave, peut-être, substituer d'emblée « accepter » à « faire disparaître ». Oui, il est vrai que Fischer emploie « acceptation » juste avant, mais pas dans la phrase du sujet ! Surtout, en commençant par des considérations sur ladite acceptation, doublées de remarques sur la sublimation et l'écriture, certains candidats escamotaient tout débat critique – et de fait, quelques développements n'allaient parfois que dans une seule direction.

Un dernier point trop négligé, la distinction finale réalisée par l'auteur entre « continuer notre vie » et « la refaire ». Non seulement la nuance n'était ni vue, ni exploitée mais la formule de Fischer était ramenée à un vague « nous pouvons repartir », voire rendue par le poncif poussif « nous pouvons retrouver notre force de vivre ». Il arrivait que cette dimension fût prise en considération, mais elle faisait alors l'objet d'une troisième partie totalement déconnectée de la problématique de départ, comme s'il s'agissait d'un autre sujet, indépendant. Nous allons tout de suite reparler de ces synthèses postiches.

Malgré ce que nos nombreuses remontrances pourraient laisser croire, nous avons corrigé aussi d'excellentes dissertations. En général, elles s'articulaient au moins autour de deux grands mouvements : le premier allant dans le sens des propos de G.N. Fischer et démontrant qu'il faut faire disparaître ce que nous avons perdu pour pouvoir continuer à vivre. Les effets délétères d'un enfermement dans le passé, les vertus de l'oubli, le caractère tragique de l'existence humaine constituaient trois arguments possibles. L'antithèse, « il n'est pas toujours possible, voire il est dangereux de faire disparaître nos pertes », a encore plus inspiré les candidats : incapacité d'oubli, traumatisme insurmontable, devoir de mémoire, consolation du souvenir, méfaits du déni ou du refoulement, danger de la résignation voire du renoncement, atteinte destructrice à l'identité individuelle provoquée par l'effacement de ce qui nous a fait, voilà quelques points sur lesquels l'on pouvait s'appuyer. S'arrêter là peut sembler frustrant – et bien évidemment les meilleures copies proposaient un dépassement digne de ce nom. Se reconstruire sans se renier, remplacer, sublimer – ces

<sup>6</sup> Certains correcteurs ont vu là une négation de la négation typiquement hégélienne.

<sup>7</sup> Sans compter que les termes et notion d'« oubli » et de « disparition » ont quelquefois été utilisés à tort et à travers, appliqués à tout et à n'importe quoi : *Elena oublie le danger des radiations en accompagnant son mari ; en exil, Hugo se fait oublier du public ; le pouvoir soviétique « fait disparaître » les opposants ; Nietzsche invite à perdre les anciennes croyances*



trois opérations autorisaient une perspective de vie, poursuivie ou refaite, qui ne relève ni de la négation, ni de la conservation stérile ou délétère. Pourtant, un développement en deux parties dans l'ordre précité, ou dans l'ordre inverse, pour la raison expliquée plus haut, avec de bons arguments étayés sur des exemples pertinents, tirait son épingle du jeu, presque davantage que les dissertations jusque-là honnêtes mais s'achevant sur une troisième partie artificielle car sortant du sujet, un peu comme un véhicule sort de la route. Trop fréquemment, il s'agissait alors de nous entretenir des « autres moyens possibles pour surmonter l'épreuve » : nature, amitié, humour, religion, engagement, art et écriture. Le problème est que le sujet est bien plus précis qu'une simple interrogation sur « la façon de retrouver *la force de vivre* après une épreuve ». Chacun des thèmes énumérés à l'instant pouvait trouver sa place dans une authentique synthèse pourvu qu'il fût mis en rapport avec la problématique de départ. Prenons trois exemples assez simples. La nature meurt et renaît perpétuellement, disparaît et réapparaît sans cesse. La « blague » dans *La Supplication* est une *mise à distance* : le bien est reconnu comme perdu mais on « fait quelque chose » de cette perte. Si « l'humour [est une] planche de salut », cette planche, les personnages doivent la fabriquer. Le rire nietzschéen revient à refuser de « **prendre** la chose *au sérieux* » pendant que le « gai savoir » consiste en quelque sorte à renoncer à renoncer. L'écriture, enfin, aurait mérité un traitement un peu plus subtil que celui consistant à s'extasier que Hugo ait réussi à écrire d'aussi beaux poèmes malgré son chagrin et Nietzsche de « si bons livres » malgré sa polypathologie. Reconnaissons que nous avons quand même trouvé des réussites dans le traitement de cette idée. Mais comment lire sans sourciller que « les personnages de *La Supplication* choisissent l'oubli : le témoignage est pour eux libérateur » ? La catharsis n'est pas l'amnésie. Et écrire, ce n'est pas seulement mettre des mots sur des maux (même si c'est déjà ça), ce n'est pas uniquement *penser pour panser*, c'est plutôt *abolir* et *ennoblir* à la fois, *laisser mourir* et *donner vie* dans un même mouvement. Pour citer Pascal : « *Figure porte absence et présence, plaisir et déplaisir.* »

Dernier point délicat : la connaissance effective et l'exploitation judicieuse du corpus – sa maîtrise réelle. Un détail qui finit par ne plus en être un : les candidats oublient souvent de souligner les titres des œuvres ou, au rebours, soulignent ce qui doit être mis en guillemets (titres des poèmes, aphorismes ou témoignages). Nous l'avons redit dans la partie consacrée au résumé : une mise en forme claire et cohérente révèle une pensée qui l'est tout autant et la lisibilité de la copie participe de son intelligibilité. Il est évidemment absurde et même déplacé d'apprendre par cœur le numéro des pages correspondant aux citations. On peut en partie comprendre que des copies aient voulu s'appuyer sur la vie de Hugo, Nietzsche ou Alexievitch, puisque chacune des œuvres est inséparable d'une « expérience vécue ». Mais ce sont les œuvres qui sont au programme, pas la biographie de leurs auteurs. La seconde peut venir éclairer les premières, mais non s'y substituer dans la dissertation. La manœuvre s'est d'ailleurs traduite par pas mal de candeur et beaucoup d'approximation : la pensée de Nietzsche disparaissait, par exemple, derrière son concepteur, réduit au statut d'ancien dépressif syphilitique appelé à mourir fou ou l'exil à Jersey était présenté comme un choix délibéré du poète pour oublier Léopoldine... Les confusions entre les poèmes des *Contemplations* ou les aphorismes du *Gai Savoir* ont été nombreuses tout comme les lapsus faisant attribuer à Alexievitch un propos de Nietzsche ou à Nietzsche une expression de Hugo. Trop d'erreurs factuelles graves trahissent le sens même de tel épisode ou telle formule et affaiblissent alors, parfois même ruinent, la justesse de l'idée. Faire trépasser Léopoldine dans un accident de voiture<sup>8</sup> se révèle finalement moins préoccupant que de prétendre qu'Elena se remarie et fonde une famille, oubliant ainsi Vassili. Certaines interprétations sont tout bonnement inacceptables, objectivement fausses. Non, l'absence du prénom « Léopoldine » dans « *Pauca Meae* » et « En marche » n'est pas la « preuve » que Hugo tend à faire disparaître sa fille de sa mémoire. Non, la page intitulée « 4 septembre 1843 » et sa ligne de points, qui n'est rien moins qu'un poème, n'est pas l'expression d'une tentative d'effacement de la noyade tragique du couple Vacquerie. Non, Hugo ne « relativise » pas le décès de Léopoldine en conversant avec un mendiant. Et puis non, non et non, Hugo ne « fait » pas « son deuil » de la disparition de sa fille en partant pour Jersey et en se réengageant dans la vie politique. Si nous insistons sur cet exemple, c'est parce qu'il a été à la fois le plus fréquent et le plus spectaculaire et qu'il frôle l'indécence (« la mort de

<sup>8</sup> Quelques rares perles font sourire, la plupart consternent. « Nietzsche met en scène un aviateur (*sic*) qui, à l'image d'un homme qui changerait sans cesse de perspective, se verrait grandi par les épreuves qu'il a subies. Car cet homme peut voir le ciel bleu au-dessus de lui et les nuages au-dessous. » Il s'agit là tout bonnement de la reprise d'un « aide-mémoire » procuré (gratuitement ?) par un site en ligne à destination des étudiants de prépa. Ce n'est plus de la seconde main, c'est du 36<sup>e</sup> dessous, du 7<sup>e</sup> cercle de l'Enfer...

Léopoldine a été une source d’instruction et révélatrice pour Hugo et finalement une bonne chose » (*sic* pour le fond et la forme) ; « Hugo a pu en tirer quelque chose de bénéfique de l’épreuve, il a pu revivre »...). C’est aussi parce que nous y flairons encore le parfum de la « psychologie positive » qui a trop régné sur le programme de cette année en général et sur cette session en particulier, comme nous y entendons résonner l’écho de la *moraline* à laquelle nos étudiants sont de toute façon beaucoup trop enclins. Rappelons inlassablement qu’on ne peut faire dire n’importe quoi à un texte, justement parce qu’il consiste en une trace écrite objective, irréfutable. Une interprétation ne se déploie au fond que dans un espace assez limité. Les lettres (le français-philosophie, pour faire vite) sont le domaine, non de la science exacte ou de la connaissance certaine (*épistémé*) mais celui du jugement conjectural (*doxa*) – de l’opinion. Mais celle-ci exige autant de logique et de bonne foi que celle-là, et, pour rester fidèle au vocabulaire platonicien, elle peut se révéler plus ou moins « droite » (non seulement convaincante mais justifiée, convaincante car justifiée). Si Hermann « regarde en avant » dans « À quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt », ce n’est sûrement pas parce qu’il incarnerait l’amour et la force de vivre, lui qui assène : « Le malheur, c’est la vie. ». C’est tout simplement parce qu’il « songe aux tombes entr’ouvertes » quand le locuteur « regarde en arrière » en pensant « aux tombeaux refermés ». Hermann n’affronte pas courageusement l’existence, il galope à *tombeau ouvert*...

Achevons l’examen de l’usage fait par nos candidats des textes au programme par une ultime observation. Poussés en cela par ce qu’ils croient être une règle de l’exercice, comme par la pratique de leurs enseignants dont beaucoup s’astreignent à faire les corrigés les plus riches possibles, justement parce que davantage que des corrigés, ce sont des cours complémentaires, beaucoup d’étudiants s’imaginent tenus de recourir systématiquement aux trois œuvres dans chaque argument. Nous connaissons tous la conséquence de ce scrupule, de ce zèle indiscret : on cite sans expliquer, on reproduit sans exploiter, on convoque sans analyser, justifier, conclure. À la limite, les références ne *servent* pas davantage que des vignettes collées dans un album. Or, un nouveau travers est apparu comme un autre effet de cette prétendue obligation : rapprocher des emprunts aux œuvres qui se contredisent. Là où Nietzsche et Alexievitch vont dans un sens, Hugo va dans celui opposé, et le candidat n’est pas dérouteré que l’un de ses « exemples » vienne le démentir et infirmer son argument. Une douzaine de références pertinentes et employées pour justifier, développer, approfondir avec précision un argument, et non pour illustrer succinctement ou orner une idée, sont largement suffisantes pour donner corps à une copie remarquable. Comment ? se récriera-t-on, quatre références par œuvre seulement ? Mais il s’agit d’une dissertation, non d’un florilège de citations ! Et puis, si les candidats ne se croyaient pas obligés de multiplier les exemples, l’on peut espérer qu’on en trouverait de moins rebattus, qu’ils participeraient enfin pleinement de la démonstration, témoignant d’une *lecture* sincère et intelligente des textes, et enfin que les copies se distingueraient bien davantage, ce qui rendrait d’ailleurs moins monotone et plus stimulante la lourde tâche de la correction.

Pour alléger encore celle-là, chaque candidat doit enfin et *d’abord* veiller à écrire en **bon français** : lisiblement (privilégier une encre foncée, espacer sans exagération les lignes, soigner sa graphie, penser à la mise en page avec le recours intelligent aux alinéas) et correctement. Certaines fautes d’orthographe sont excusables et même, osons le dire, insignifiantes ; telle maladresse ou incorrection syntaxique va rester anecdotique ; en revanche, la prolifération des manquements aux règles de base de la langue va finir par rendre inintelligible le propos. Ce qui s’énonce mal ne peut pas bien se concevoir. Au rebours, une « belle langue », du moins au service d’une réflexion pertinente, met en valeur la qualité de la pensée et augmente le plaisir du lecteur.

## 4/ CONCLUSION

En évaluant des travaux individuels, nous nous efforçons de privilégier ce qui est réussi par rapport à ce qui est manqué. Mais en rendant compte d’une session d’ensemble, il n’est pas normal que nous ayons une perspective globalement inverse. Pas par insatisfaction malade ou complaisance dans la jérémiade, mais au contraire avec la volonté et l’espoir de trouver mieux l’année suivante. Aux candidats futurs de faire en sorte que le verre nous apparaisse cette fois à moitié plein davantage qu’à moitié vide. Santé à eux et que la force les accompagne !